

aucune chance de succès, risquent de compromettre l'idée qu'elles servent et d'arrêter la marche des progrès qu'elles recherchent.

Il faut donc savoir borner ses ambitions et se contenter de réformes limitées mais immédiatement réalisables, qui seront comme des jalons sur la longue route que la répression de la criminalité internationale aura à parcourir pour devenir un véritable système de justice pénale (1).

N. POLITIS,

Ancien Ministre  
des Affaires étrangères de Grèce.

## SOUVENIRS DE CONTEMPORAINS SUR BEETHOVEN (2)

Gerhard von Breuning, fils de Stephan von Breuning, l'ami d'enfance de Beethoven (1774-1827) a publié dans son livre : *La Maison des Espagnols Noirs* (3), des souvenirs très intéressants sur Beethoven (1874). Nous en détachons un passage, décrivant l'aspect extérieur du Maître.

« L'aspect extérieur de Beethoven, en raison de la nonchalance qui lui était particulière, avait, lorsqu'on le voyait dans la rue, quelque chose de frappant. Le plus souvent, il était perdu dans ses pensées, il marmonnait à part lui, agitait les bras, tout en marchant, d'un geste violent. En compagnie, il parlait très vite, à voix haute, et comme celui qui l'accompagnait devait toujours écrire la réponse dans le cahier de conversation, il était, à chaque instant, arrêté ; ces interruptions frappaient déjà ; plus frappantes encore étaient les gesticulations accompagnant les réponses.

Il arrivait donc très fréquemment que les gens se retournaient et que les gamins des rues lui lançaient toutes sortes de quolibets. C'est pourquoi son neveu Carl avait peur de sortir en sa compagnie et lui avait même, un jour, déclaré tout crûment qu'il avait honte de se montrer dans la rue avec lui, en raison de son

aspect bouffon. Beethoven avait été très froissé de cette déclaration et s'en était plaint auprès de nous. Tout au contraire, j'étais fier, moi, de me montrer en compagnie d'un homme de telle valeur.

Le chapeau de feutre, alors en usage, qu'il avait l'habitude, en rentrant à la maison, après l'avoir secoué même quand il était trempé de pluie, sans faire le moins du monde attention au mobilier, d'accrocher, d'un mouvement brusque à la patère supérieure du porte-manteau, avait fini par se déformer complètement et se bomber au fond, prenant ainsi l'apparence d'un pain de sucre. Rarement brossé avant comme après la pluie, et alors de nouveau couvert de poussière, le couvre-chef semblait toujours délabré. Outre cela, il le rejetait autant que possible en arrière, pour avoir le front libre, tandis que les cheveux gris s'échappaient en désordre. Par le fait qu'il mettait et gardait constamment son chapeau de cette façon, le rebord postérieur entraînait en perpétuelle collision avec le collet de l'habit, raide et très relevé, et s'était retroussé en forme de tulipe. Les revers de son habit, qu'il ne boutonnait jamais, particulièrement ceux de son frac bleu avec des boutons de cuivre, se retournaient, surtout quand il marchait contre le vent, et s'enroulaient autour de ses bras. De même flottaient, au gré de la brise, les bouts allongés du foulard blanc qui enveloppaient largement son cou. Le binocle, qu'il portait à cause de sa myopie, lui pendait sur la poitrine. Les basques de l'habit étaient assez lourdement chargées ; car, outre le mouchoir qui souvent en ressortait, d'une part, il y entassait, d'autre part, un gros cahier in-4° pour recevoir les pensées volantes et les esquisses musicales, puis encore un cahier in-8° et un gros crayon de charpentier, pour servir à la conversation avec les amis ou les connaissances qu'il rencontrait, et, dans les premiers temps de sa surdité, lorsqu'il pouvait encore lui venir en aide, un cornet acoustique. Le dessin à la plume bien connu (1) donne une image plus ou moins fidèle de l'aspect extérieur du Maître, sauf que jamais celui-ci n'a porté son couvre-chef aussi enfoncé et de travers que ne l'indique, avec exagération, le dessin. La physionomie de Beethoven est restée profondément et exactement empreinte dans ma mémoire. C'est ainsi que, bien souvent je l'ai aperçu de

(1) Ces pages sont extraites d'un livre de M. Nicolas Politis « Les nouvelles Tendances du Droit international » qui doit paraître prochainement chez Hachette.

(2) V. la *Revue Bleue* du 2 avril 1927.

(3) Le dernier domicile de Beethoven, à Vienne. Ancien monastère de la Congrégation des Bénédictins de Catalogne, transformé plus tard en maison de rapport.

(1) Bien entendu, celui de Böhm, car celui de Lysér n'a été fait qu'après la mort de Beethoven.



nos fenêtres, vers deux heures (l'heure de son repas), le suivant du regard depuis la Porte des Ecosais, par-dessus le glacis où s'élève aujourd'hui l'Eglise Votive, tandis qu'il s'en retournait chez lui, avec la tête et le corps habituellement portés en avant ».

Schindler (1) écrit à Moschelès (2), le 22 février 1827, la lettre suivante au sujet de l'état de santé de Beethoven.

« Déjà, lors de votre dernier séjour ici, je vous ai dépeint la situation financière de Beethoven et je ne soupçonnais pas que ses derniers moments seraient accompagnés de circonstances aussi lamentables. Oui, l'on peut dire que la fin est imminente ; impossible de songer à une guérison. Quoique le malade n'en puisse rien savoir, il se doute bien de la chose.

« Il revint de la campagne, le 8 décembre, avec son vaurien de neveu. En cours de route, à cause du mauvais temps, il dut passer la nuit dans une misérable auberge et il s'attira de la sorte un refroidissement tel que la pneumonie, tout de suite, se déclara. C'est dans cet état qu'il revint chez lui. La pneumonie, à peine enrayée, des symptômes d'hydropisie se manifestèrent et cela si violemment que, déjà le 16 décembre, il fut indispensable d'effectuer une ponction, autrement c'eût été la mort immédiate. Le 8 janvier, fut effectuée une deuxième ponction et, le 20 janvier, la troisième. Après chacune de ces ponctions on laissa, pendant vingt jours, l'eau couler librement de la plaie ; seulement, à peine celle-ci était-elle guérie, que l'eau s'accumulait avec une rapidité extraordinaire. Je craignais, vraiment, que cette accumulation d'eau n'entraînât la suffocation avant qu'on pût l'opérer à nouveau. Mais, à présent, la pression du liquide est devenue moins forte ; et l'on peut, si l'état se maintient, espérer que huit à dix jours se passeront avant de devoir effectuer une quatrième ponction.

« Imaginez-vous maintenant, cher ami, Beethoven affligé de cette terrible maladie, avec son caractère impatient et son tempérament. Imaginez-le réduit à cette situation par les êtres les plus vils qui soient au monde, son neveu, en partie aussi son frère ; car les deux médecins, M. Malfatté et le professeur Wawruch attribuent la maladie de Beethoven aux effroyables souffrances morales que le bon Maître dut subir à

cause de son neveu et aussi au long séjour à la campagne, durant la saison humide, qu'il dut faire nécessairement, vu que le jeune homme ne pouvait, par ordre de la police, continuer à résider à Vienne et qu'une place dans un régiment n'était pas à trouver immédiatement. Il est maintenant cadet auprès de l'archiduc Ludwig ; mais il se comporte toujours de la même façon indigne vis-à-vis de son oncle, bien que celui-ci, comme précédemment, lui fournisse sa subsistance. Beethoven lui a envoyé depuis quinze jours la lettre destinée à Sir Smart (1), pour la faire traduire en anglais ; jusqu'à présent il n'a pas encore reçu le moindre mot de réponse, malgré la proximité d'Iglau, où réside son neveu.

« Mon bien cher Moschelès, si, de commun accord avec Sir Smart, vous pouviez obtenir de la Société Philharmonique de Londres, qu'elle fasse bon accueil à sa requête, vous accompliriez le plus grand des bienfaits. Les dépenses nécessitées par cette longue maladie se montent à un total extrêmement élevé ; Beethoven est, nuit et jour, martyrisé par la crainte de souffrir la gêne, car il préférerait mourir que de solliciter la moindre assistance de son frère.

« Certains indices laissent prévoir que l'hydropisie fera place à la consommation. Déjà maintenant Beethoven n'a plus que la peau sur les os. C'est uniquement la vigueur de sa constitution qui s'oppose à une fin immédiate.

« Ce qui le froisse aussi profondément, c'est de constater que personne au monde ne se préoccupe de lui ; et, en vérité, cette indifférence est frappante. Autrefois, on arrivait en équipage, dès qu'on le savait indisposé ; maintenant, il est totalement oublié, comme s'il n'avait jamais vécu à Vienne.

« Il parle fréquemment d'un voyage à Londres, aussitôt qu'il sera rétabli, et calcule déjà comment nous pourrions l'effectuer de la façon la plus économique. Dieu du Ciel ! Il s'agira, vraisemblablement, bientôt d'un voyage plus lointain que le voyage à Londres ! Il se distrait, quand il est seul, par la lecture des anciens Grecs ; certains romans de Walter Scott lui procurent aussi beaucoup de plaisir ».

Le 24 mars 1827, Schindler expédie à Moschelès ces nouvelles navrantes :

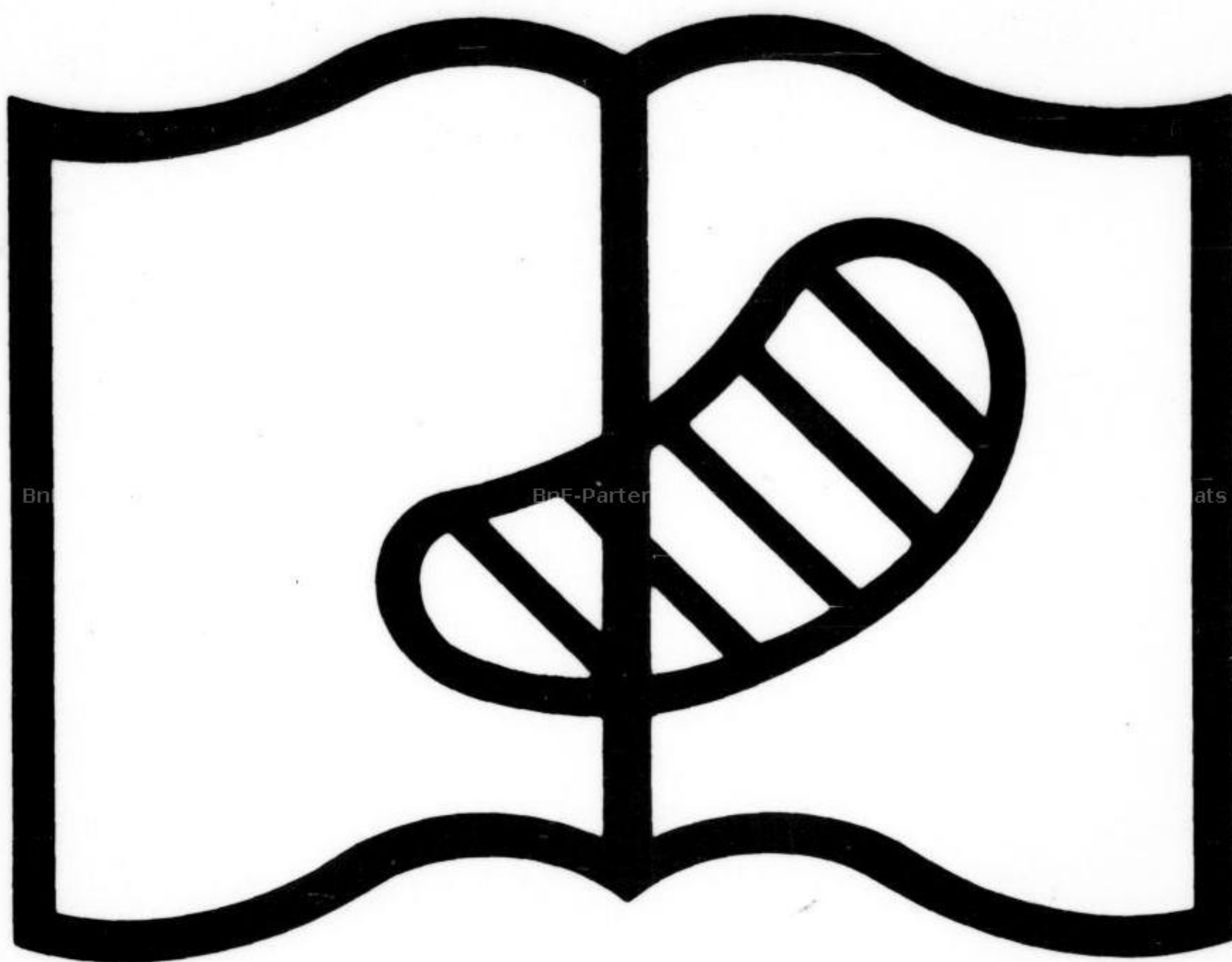
« Mon bon Moschelès, au moment où vous lirez ces lignes, notre ami ne figurera plus

(1) Qui s'intitulait sur ses cartes de visite « Ami de Beethoven ».

(2) Le célèbre pianiste Ignaz Moschelès (1794-1870).

(1) Editeur de musique anglais. Il alla rendre visite à Beethoven, le 6 septembre 1825.





Original illisible

**NF Z 43-120-10**



parmi les vivants. La mort arrive à pas de géant, et nous souhaitons tous qu'il soit bientôt délivré de ses horribles souffrances. Il n'y a plus rien d'autre à espérer. Depuis huit jours il gît comme s'il était déjà mort ; parfois seulement il ramasse ses forces épuisées, pour poser une question ou exprimer un désir. Il reste tout le temps dans une sorte de méditation farouche, la tête penchée sur sa poitrine, avec les yeux fixés, durant des heures, vers un point quelconque de la chambre. Il ne reconnaît plus ses meilleurs amis, à moins qu'on ne lui dise quelle personne se trouve devant lui. Bref, c'est un spectacle effroyable à contempler. Pareille situation ne peut se prolonger au-delà de quelques jours ; car depuis hier toutes les fonctions du corps sont suspendues. Dieu veuille que la fin arrive bientôt, pour nous comme pour lui-même ! Les gens arrivent maintenant en foule, pour le voir encore, bien qu'on ne laisse entrer absolument personne ; il y en a, cependant, d'assez hardis pour importuner le mourant jusque dans ses derniers moments.

La lettre adressée à vous, sauf quelques mots au commencement, a été, tout entière, dictée par Beethoven ; c'est vraiment sa dernière communication. Aujourd'hui, cependant, il m'a, encore, soufflé à l'oreille, en mots entrecoupés : « Ecrire à Smart, ... Stumpff (1) ». Nul est encore possible de lui faire écrire sa signature, la chose aura lieu. Il se rend compte que la fin approche ; car, hier, il nous dit, à M. von Breuning et à moi : « *Plaudite, amici, comœdia finita est* ». Hier aussi, nous avons, heureusement, pu mettre en ordre son testament, bien que, toutefois, il ne laisse rien d'autre que quelques vieux meubles et des manuscrits. Il avait commencé un quintett pour instruments à cordes et la dixième symphonie, dont il parle dans la lettre qu'il vous adresse. Du quintett deux mouvements sont entièrement terminés. Il était destiné à Diabelli. La réception de votre lettre l'a beaucoup agité, pendant plusieurs jours ; il m'a fréquemment parlé du plan de la symphonie : elle sera d'autant plus importante, qu'il l'écrira pour la Société Philharmonique.

« J'aurais vivement souhaité trouver dans votre lettre la déclaration précise que Beethoven

aurait pu seulement toucher la somme de 1.000 florins (1), par tranches successives, et j'avais déjà pris mes dispositions à cet égard avec M. \*\*\* ; mais, Beethoven s'en tient à la fin de la phrase de votre lettre. Bref, le chagrin et les soucis, tout d'une fois, s'étaient dissipés, puisque l'argent était là ; et il me dit : « A présent, nous pouvons, de nouveau, nous offrir, de temps à autre, une jouissance ». En effet, il se trouvait n'y avoir plus que 340 fl. dans la cassette ; il fallait se restreindre et depuis quelque temps nous avions dû nous sustenter exclusivement avec du bouilli et une garniture de légumes, ce qui lui faisait plus de peine que tout le reste. L'autre jour, comme c'était vendredi, il demanda qu'on lui préparât son plat de poisson favori, afin de pouvoir s'en délecter. Il manifesta une joie véritablement enfantine, en apprenant la noble conduite de la Société Philharmonique. Il fallut aussi lui faire confectionner un vaste fauteuil — lequel coûta 50 fl. — dans lequel il se reposait, chaque jour, pour le moins pendant une bonne heure, tandis qu'on arrangeait convenablement son lit.

« Cependant, son entêtement est toujours effroyable et les conséquences en retombent particulièrement sur moi, car, il ne tolère la présence d'aucune autre personne auprès de lui. Chaque boisson, chaque mets doit être goûté préalablement par moi, afin de vérifier s'ils ne pourraient pas lui être nuisibles. Je le fais de tout cœur, assurément ; mais, à la longue, cela finit par vous lasser ».

Le 4 avril 1827, Schindler écrit à Mochelès, au sujet des derniers instants de Beethoven et de ses funérailles, la lettre suivante :

Vienne, 4 avril 1827.

Mon noble ami,

« Je vous écris encore une fois, pour accompagner de quelques lignes la lettre incluse de Beethoven, qu'il s'agit de faire parvenir sûrement à Sir Smart. Elle contient le remerciement de Beethoven à Smart, à Stumpff et à la Société Philharmonique, ainsi qu'à la nation anglaise tout entière, que, dans les derniers instants de son existence, il m'a prié en grâce de faire parvenir à destination. J'insiste pour qu'elle soit bientôt remise en mains propres. M. \*\*\*

(1) Fabricant de harpes, à Londres. Natif de la Thuringe. Il procura une dernière joie au Maître en lui faisant cadeau des œuvres de Händel, que celui-ci admirait particulièrement.

(1) Envoyés en à-compte sur la recette du concert que la Société Philharmonique promettait d'organiser au bénéfice de Beethoven.



a eu la bonté de la traduire immédiatement en anglais.

« C'est donc, le 26 mars à 5 heures 45 minutes du soir, pendant un violent orage, que notre immortel ami a exhalé sa grande âme. Depuis le 24, vers le soir, jusqu'à son dernier soupir, il était presque constamment dans le délire. Cependant, même pendant cette lutte effroyable entre la vie et la mort, dès qu'il reprenait, fût-ce pour un instant, conscience, il ne cessait de célébrer la nation anglaise, qui lui avait toujours témoigné tant de bienveillant intérêt. Ses souffrances étaient indescriptibles, surtout depuis le moment où la plaie s'ouvrit d'elle-même, laissant ainsi l'eau jaillir avec une violence inopinée. Ses derniers jours furent particulièrement impressionnants. Sa noble âme se prépara à la mort avec une sagesse vraiment socratique.

« Ses funérailles furent celles d'un grand homme. Environ trente mille personnes se pressaient sur le glacis et dans les rues, par où devait passer le cortège funèbre. Bref, ce fut un spectacle indescriptible. Huit maîtres de chapelle tenaient les cordons du poêle, parmi lesquels Eybler, Weigl, Gyrowetz, Hummel, Seyfried, etc... Trente-six porteurs de torches, parmi lesquels Grillparzer, Castelli, Haslinger, Steiner, etc... Hier, on a exécuté, dans l'église des Augustins, le *Requiem* de Mozart en son honneur. La vaste église était trop petite pour contenir la foule de tous ceux qui voulaient y pénétrer. Lablache chanta la partie de basse.

« Vous possédez la dernière lettre de Beethoven, datée du 18 mars ; et Schott, à Mayence, sa dernière signature. En fait de valeurs mobilières, on trouva sept actions de la Banque Nationale Privilegiée d'Autriche et quelques centaines de florins. Et maintenant les Viennois crient à tue-tête qu'il n'avait aucunement besoin de l'assistance d'une nation étrangère, oubliant que Beethoven, âgé de cinquante-six ans et vigoureux, pouvait aspirer à vivre certainement dix ans de plus. Puisque ses médecins lui interdisaient de travailler pendant tout un temps et que, dans de pareilles conjonctures, Beethoven aurait été forcé de vendre, l'une après l'autre, ses actions, et, cette ressource rapidement épuisée, il serait tombé dans la plus profonde détresse. Bref, cher ami, M. le Conseiller von Breuning et moi, nous vous prions instamment, pour le cas où ces abominables ergoteries venaient à se répandre en Angleterre,

de faire publiquement connaître la vérité, par respect pour les mânes de Beethoven.

« La Société Philharmonique peut s'honorer d'avoir payé les funérailles de ce grand homme ; sans son intervention, nous n'aurions pas pu l'enterrer dignement. Tout le monde s'écrie : « Quelle honte pour l'Autriche ! Cela ne peut se passer ainsi ! Il faut que chacun apporte sa contribution ! » Seulement, on s'en tient à ces exclamations. La Société de Musique a décidé de faire chanter un *Requiem*, le lendemain des funérailles et puis, c'est tout. Quant à nous (je parle du théâtre de la Porte de Carinthie) nous organiserons, dans le courant du mois d'avril, une grande « académie », pour lui élever un beau monument funéraire. Je dois encore vous dire que nous avons reçu, hier, la visite du fossoyeur de Währing, où le corps de Beethoven est enterré, lequel fossoyeur nous a déclaré qu'on lui avait offert une somme de 1.000 florins, s'il déposait la tête de Beethoven à un endroit désigné. Nous avons immédiatement chargé la police de faire une enquête.

« Les funérailles ont coûté un peu plus de 300 fl. L'ami \*\*\* doit vous avoir écrit à ce propos. Si la Société Philharmonique voulait laisser le restant de l'argent ici et, par exemple, aussi me faire cadeau d'une petite portion de la somme, je considérerais cela comme un legs de mon ami Beethoven ; car, en vérité, je ne possède aucun souvenir de lui, non plus que personne d'autre, la mort étant survenue à l'improviste pour lui et pour nous.

« Ecrivez-moi donc quelques lignes, pour me dire si vous avez bien reçu les lettres des 22 février, 14 et 18 mars, et pareillement Sir Smart.

« La famille de Beethoven s'est conduite, à ses derniers moments, de la façon la plus vile ; Beethoven n'était pas encore tout-à-fait mort, que son frère arrivait déjà et voulait tout emporter, même les 1.000 fl. de Londres : nous l'avons mis à la porte. Voilà les scènes qui se sont passées au lit de mort de Beethoven !

« Veuillez appeler l'attention de la Société Philharmonique sur la médaille en or de Louis XVIII (pour la *Missa Solemnis*). Elle vaut 50 ducats. »

Anselm Hüttenbrenner, un jeune musicien natif de la Styrie, avait écrit une relation des derniers moments de Beethoven, qu'il destinait au biographe Thayer. Elle fut publiée, en 1868, dans un journal de Graz par son fils.



Hallerschloss-Graz, 20 août 1860.

Monsieur et cher ami,

« Votre aimable lettre de Vienne, datée du 17 juillet, m'a fait grand plaisir. Bien que la correspondance ne me soit plus aussi facile qu'il y a trente ans et que j'éprouve de la répugnance à me remémorer des événements pénibles dont j'ai été témoin autrefois, je veux cependant acquiescer à votre désir et rédiger par écrit mes souvenirs sur les derniers moments de Beethoven : je l'ai vu mourir de mes propres yeux et cette vision est à peu près encore aussi nette qu'il y a trente-trois ans. Souvent la pensée m'est venue de publier un article sur ce sujet dans l'un ou l'autre journal ; cependant je n'exécuterai jamais mon projet, dans la crainte, je le répète, d'évoquer des circonstances pénibles du passé.

« Lorsque, le 26 mars 1827, vers trois heures de l'après-midi, j'entrai dans la chambre de Beethoven, j'y trouvai M. le Conseiller von Breuning et son fils, et Mme van Beethoven, épouse de Johann van Beethoven, propriétaire et pharmacien à Linz, puis mon ami Joseph Teltscher, peintre de portraits.

« Je crois que M. le Professeur Schindler était aussi présent. Peu de temps après, ces messieurs quittèrent le musicien moribond, en exprimant la crainte de ne plus le trouver vivant à leur retour (1).

« Aux tout derniers instants de Beethoven n'assistèrent que Madame van Beethoven et moi-même — aucune autre personne n'était présente. Depuis le moment de mon entrée dans la chambre — c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, jusqu'à cinq heures, Beethoven, ayant perdu toute connaissance, ne cessa de râler. A ce moment précis, un éclair accompagné d'un coup de tonnerre assourdissant illumina vivement la chambre (la neige couvrait le sol devant la maison de Beethoven). Ce phénomène naturel inattendu fit sursauter le moribond : il ouvrit les yeux, leva la main droite et, serrant le poing, regarda pendant plusieurs secondes fixement en l'air, comme pour dire : « Je vous défie, Puissances ennemies ! Cédez la place ! Dieu est avec moi ! »

« Il laissa retomber la main sur le lit et il ferma à demi les yeux. Ma main droite soutenait sa tête ; ma main gauche était posée sur sa poi-

trine. Aucune respiration, le cœur avait cessé de battre. Le grand musicien avait quitté le monde de l'Illusion pour celui de la Vérité. Je fermai complètement les yeux à moitié ouverts, je les baisai, de même que son front, sa bouche et ses mains. Cédant à ma prière, Madame van Beethoven coupa une mèche des cheveux du défunt et me la donna à titre de souvenir sacré de ses derniers instants.

« La personnalité de Beethoven éveillait l'antipathie, plutôt qu'elle n'attirait. Cependant le noble esprit qui anime ses créations merveilleuses produit sur l'âme de tous les musiciens cultivés une impression puissante, irrésistible, magique. On doit tenir en haute estime, aimer et admirer Beethoven.

« On a prétendu que j'aurais supplié Beethoven de se faire administrer les derniers sacrements : c'est inexact ; ce fut sur les instances de Madame Haslinger, que Jenger et Madame van Beethoven le persuadèrent doucement de chercher un réconfort dans l'Extrême-Onction. Il reçut celle-ci avec une ferveur édifiante : « M. le Curé, — dit-il ensuite — je vous remercie, « vous m'avez apporté la consolation ».

« Pour finir, je dois déclarer à la louange de M. Johann van Beethoven et de son épouse, également de M. le Professeur Schindler qu'ils ont témoigné à mon égard beaucoup de cordialité et d'empressement.

« Dans l'espoir, Monsieur et cher ami, que j'aurai encore l'occasion de vous voir et de vous donner une franche accolade avant votre retour en Amérique, je reste votre respectueux et dévoué ami.

ANSELM HÜTTENBRENNER.

*Traduit de l'allemand par Georges KINOFF.*

## LA SAGESSE DU ROI

(Conte)

La Grande Reine de l'Île des Bois était morte en couches, et son enfant fut mis en nourrice chez une femme qui habitait une hutte de terre et d'osier, sur la lisière du bois. Une nuit, cette femme était assise, balançant le berceau, et méditant sur la beauté de l'enfant et priant les dieux de lui accorder une sagesse égale à sa beauté. Alors on frappa à la porte, et elle se leva, très étonnée, car ses plus proches voisins

(1) Ils étaient allés au cimetière de Währing, pour choisir un terrain de sépulture.